

frère François

Je crois,  
soutiens mon  
manque de foi

Je crois, Seigneur, viens au secours  
de mon manque de foi

Comment la Bible peut-elle parler à un endroit d'une « plénitude de la foi » (Hébreux 10, 22), donc d'une pleine conscience de la foi, et dans un autre texte d'une « foi grosse comme un grain de sénevé » (Luc 17, 6) pareille à la plus petite des graines ? Comment comprendre le rapport entre ces deux affirmations, comment les situer toutes les deux

dans le concret de notre vie? Le père de l'enfant épileptique a osé dire à Jésus en une seule phrase avec toute la force que donne l'angoisse : « Je crois, Seigneur, viens au secours de mon manque de foi, de mon incrédulité » (Marc 9, 24).

La foi peut être ressentie comme une réalité austère. On dit volontiers que « la foi seule » doit suffire. On insiste alors sur le dépouillement : celui qui croit doit se contenter de ne rien avoir d'autre, de ne recevoir aucune preuve, de ne pas avoir vu, de ne pas savoir et même de ne pas comprendre, de ne rien ressentir. Pourtant, y a-t-il quelque chose qui détermine autant notre vie que cette foi apparemment si austère? Rien n'a aussi profondément influencé les décisions d'une vie et soutenu la continuité dans cette vie que ce peu de foi qui n'est presque rien. Sans peur de se tromper on peut dire que la foi est tout dans notre vie, et à la limite, on peut dire avec autant de droit qu'elle n'est presque rien. Impossible de montrer ce qu'elle est en elle-même. Je ne l'ai pas, elle n'est pas à moi. Le doute la suit de tout près, la talonne, comme l'a si bien exprimé, dans sa demande, le père de l'enfant épileptique.

Le doute est-il alors comme le ver qui se trouve déjà dans le fruit et qui finira par le faire pourrir et tomber à terre? Pas nécessairement. Si le doute reste toujours possible, c'est que Dieu ne voudrait en rien nous forcer la main et qu'il respecte jusqu'au bout la liberté de notre cœur. On serait tenté de dire : cela vient de ce que Dieu a confiance

en nous et qu'il désire avec nous une relation où absolument rien ne soit contraint. Le doute peut devenir dangereux : au-dessous de lui s'ouvre un abîme. Mais jamais on ne peut le traiter comme un élément étranger ou faux. Il est là parce qu'il y a la foi.

Certes, la situation dans laquelle nous vivons actuellement rend la présence du doute plus insistante que jamais. Autrefois on pouvait croire avec toute une communauté croyante, soutenu qu'on était par les convictions d'un corps social, que ce fût la paroisse ou l'Église dans son ensemble. Aujourd'hui, même lorsque nous nous appuyons tout autant sur la foi de tous les autres témoins, ce soutien du corps social ne fonctionne plus de la même façon. La foi est devenue beaucoup plus personnelle. Souvent elle nous distingue de ceux qui nous sont les plus proches. Et en devenant une démarche personnelle elle est inévitablement devenue plus fragile.

En plus de cela, la science moderne a tendance à confiner la foi dans le domaine strictement intérieur. Même sans toujours le vouloir directement, elle risque d'atteindre la foi dans sa nature même. Car la foi au Christ s'inscrit toujours dans l'Histoire et nous ouvre à une mission sur cette terre. En reléguant la foi dans le domaine intérieur, les sciences exactes, mais aussi les sciences humaines comme la psychologie, pourraient la rendre beaucoup plus fragile, car elles lui enlèveraient son impact sur la vie concrète, elles la désengageraient

de l'Histoire. Sur ce point également le doute se fait plus insistant. Il ne faut pourtant pas se plaindre de cette situation. Car la vraie nature de la foi ressort également davantage.

## Le mouvement vers Jésus

Avec raison on a beaucoup redit que, dans le Nouveau Testament, croire ne consiste pas d'abord à tenir pour vraies ni à accepter des vérités difficiles à comprendre. La foi ne s'y présente pas non plus comme cette grande endurance qui a caractérisé certains milieux juifs du temps de Jésus quand les promesses de Dieu tardaient tellement à se réaliser.

On pourrait dire que, dans le Nouveau Testament, la foi prend d'abord la forme d'un mouvement et qu'elle consiste en une démarche, celle de «venir à Jésus». Peut-être devrait-on même dire qu'avant d'être un «mouvement vers», elle est plus fondamentalement une soif, un désir : «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, celui qui croit en moi» (Jean 7, 37). Si, dans ce texte, saint Jean met en parallèle «venir à» et «croire en» (cf. 6, 35), il sait en même temps que ce «venir à Jésus» dépend dans le fond d'une secrète attraction que le Père a déjà exercée sur le cœur (6, 44).

En premier lieu, la foi ne concerne donc pas certaines vérités ou des promesses pour l'avenir, ni même des lumières sur l'existence d'un Dieu transcendant. Elle commence par un «aller vers» en direction de la personne de Jésus, et cet «aller» provient souvent d'une soif. Secrètement le cœur a déjà été travaillé. Déjà il est attiré vers. Avec l'incarnation, avec la présence de Jésus en tant qu'être humain, la foi prend d'abord une forme extrêmement simple : un désir peut contenir en lui-même le commencement de la foi ; un mouvement signifie déjà le début du chemin.

À plusieurs endroits du Quatrième Évangile, nous pouvons suivre un tel cheminement. Le chapitre 9 raconte la guérison d'un aveugle-né. Au début, ce dernier sait seulement qu'il a été guéri par «celui qu'on appelle Jésus» (v. 11). Plus loin il affirme déjà que «c'est un prophète» (v. 17). Face à la contestation, il fait encore un pas de plus : pour lui il ne peut s'agir que d'un homme de Dieu, car s'il ne venait pas de Dieu, il n'aurait rien pu faire (v. 31 et 33). Pour finir, quand il rencontre à nouveau Jésus et qu'il découvre en lui le Fils de l'Homme, il met la tête contre le sol et dit «Je crois» (v. 35-38). Quel chemin parcouru ! D'abord de vagues notions, ensuite une percée vers le mystère et à la fin un geste d'adoration. Lui qui ne pouvait pas voir du tout est maintenant tellement saisi que le fait de voir ne compte plus pour le moment. La lumière lui est devenue intérieure et cette lumière lui suffit.

Au chapitre 20 se dessinent aussi plusieurs cheminements. Pierre et Jean courent au tombeau. Ils le découvrent vide avec les linges très correctement rangés. Du disciple bien-aimé l'Évangile dit qu'« il vit et qu'il crut » (v. 8). Il n'est pas précisé ce qu'il crut. Avait-il un pressentiment ? À Marie de Magdala il a été donné de voir le Ressuscité. Elle l'a reconnu quand il l'a appelée par son nom (v. 16). Le soir du même jour les apôtres ont également pu voir Jésus. Ils ont vérifié les marques de la Passion. Mais c'est en soufflant sur eux, en leur insufflant sa propre vie, que Jésus met la foi à l'intérieur d'eux-mêmes (v. 20 et 22). Le cheminement de ce chapitre n'aboutit qu'avec Thomas. Celui-ci ne pouvait croire, mais en présence de Jésus il a été bouleversé, sûrement parce que les marques de la Passion étaient devant ses yeux, mais probablement autant sinon plus parce qu'il s'est rendu compte que Jésus a lu dans son cœur. Quand Thomas dit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! », le dernier mot évoque à nouveau l'adoration (v. 27-28).

Chacun peut retenir pour soi l'un ou l'autre élément de ces cheminements. Ce qui frappe, me semble-t-il, c'est d'une part qu'ils commencent avec très peu, et d'autre part qu'au long du cheminement le Christ soit présent beaucoup plus que ne pourrait le supposer celui qui cherche. De nous aussi nous pouvons dire : nous nous sommes mis en marche avec presque rien et au fur et à mesure que nous avançons, nous nous sommes rendus compte que celui vers qui nous allions nous

connaissait déjà. Une attraction de sa part nous avait devancés. La foi n'est pas de l'ordre de ce qui se laisse mesurer, car elle ne consiste pas seulement dans un « mouvement vers ». Elle est déjà en elle-même présence de celui vers qui on va.

## Le Christ en nous par la foi

Quand Jésus ne se trouve plus physiquement au milieu des siens, le mouvement vers lui ne s'exprime plus par un déplacement – un aller vers et un suivre –, comme c'était le cas avant la résurrection. Celui qui croit en lui fait encore une démarche, mais celle-ci consiste à s'abandonner à lui, à se livrer et à lui laisser la place. Le paradoxe de la foi devient alors plus évident : elle n'est presque rien et elle est ce qui compte plus que tout. Elle consiste à lui ouvrir constamment la porte de notre cœur, tout en sachant que lui se trouve déjà à l'intérieur. Y a-t-il quelque chose de plus pauvre, de plus gratuit que cela : ouvrir à quelqu'un qui est déjà là ? Le Christ m'habite non pas comme un étranger qui voudrait me déloger. Il est là comme celui qui m'aime, qui s'est mis à ma place, qui dans son amour est au fond de moi plus moi que moi. Cependant, c'est à moi de lui ouvrir sans cesse, car entre lui et moi tout reste personnel, rien ne

se fait sans moi, automatiquement. Tout est de l'ordre d'une relation vivante.

Saint Paul exprime cela avec une grande finesse : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi ; cependant, ce que je vis à présent dans la chair (dans la condition faible et mortelle), je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi » (Galates 2, 20). Le Christ est présent, puisque nous nous sommes donnés à lui en ayant cru en lui : ce n'est désormais plus moi qui vis, mais lui qui habite en moi. Toutefois, tant que nous sommes dans cette vie, nous ne pouvons vivre cela que dans la foi, en nous rendant sans cesse à lui, en nous abandonnant à lui, en lui ouvrant notre cœur.

C'est dans ce sens aussi que nous pouvons comprendre saint Jean, quand il décrit la foi comme « la victoire qui a triomphé du monde » (1 Jean 5, 4). Saint Jean ne veut pas suggérer que nous devrions surtendre notre foi à tel point que le monde n'ait plus prise sur nous et ne puisse plus nous séduire. Non, il rappelle qu'en venant à la foi nous avons laissé entrer le Christ dans notre vie et que par là le monde a été démasqué en nous avec ce qu'il veut nous faire croire. Désormais nous gardons la porte de notre cœur ouverte au Christ, lui qui « en nous est plus fort que celui qui est dans le monde » (1 Jean 4, 4). On peut dire dès ce moment-là que c'est lui notre foi.

Saint Paul, d'ailleurs, utilise une expression curieuse : « la foi du Christ » (par exemple Philip-

piens 3, 9). Il ne s'agit donc pas seulement d'une foi au Christ ou d'une foi en lui, donc d'une reconnaissance de ce qu'est le Christ et d'un abandon, d'une confiance en lui. Il y a plus : la foi vient de lui, comme un don, elle est la foi du Christ et je la reçois comme ce par quoi il m'unit à lui et me fait vivre comme lui. De nouveau, ma part dans la foi ne paraît presque rien. Et pourtant, tout m'est donné avec la foi. Ce « presque rien » détermine toute ma façon d'être.

## Qui es-tu ?

Arrivé à ce point de ma réflexion, je m'arrête d'abord à deux questions qui se trouvent dans les Évangiles : une que l'on pose à Jésus, et une autre par laquelle lui nous interroge.

D'abord celle que les gens ont posée à Jésus : « Toi, qui es-tu ? » (Jean 8, 25.)

Croire est difficile. Cela tient à la nature de la foi. Car croire nous expose à ce qui ne peut pas être prouvé. Dans la mesure où la foi est authentique, il y aura toujours en elle une fragilité, fragilité qu'on lui dirait inhérente. Cependant, la difficulté de croire tient aussi à l'identité de ce Jésus dans lequel je crois. Je voudrais le lui demander à lui-même : « Toi, qui es-tu ? » Même s'il est vrai que la foi est en elle-même fragile, l'interrogation nous

vient en dernier ressort de ta personne, Seigneur Jésus. Qui donc es-tu ?

Si tu avais été une grande figure religieuse, je pourrais t'admirer et prendre ta vie et tes enseignements comme règle de vie. Mais je resterais à distance, je ne croirais pas en toi. À force de t'évoquer de l'intérieur je pourrais te rendre proche de moi, mais je resterais en deçà de la foi, je ne m'abandonnerais pas. J'aurais peut-être même le sentiment de n'avoir pas saisi qui tu es.

Car tu as été si différent des plus grandes figures religieuses de l'humanité. Certes, tu as été très religieux : les Évangiles racontent comment tu as prié. Mais même sur ce point tu es encore si différent. Ta vie ressemble si peu à une montée. En rien tu ne te présentes comme une excroissance géniale de l'humanité. Ascèse, méditation, lutte, souffrance n'ont pas servi à te faire atteindre un stade supérieur d'expérience. Le mouvement de ta vie est autre. Non pas une lente conquête, une dure initiation, un progressif perfectionnement. Tout en suivant l'évolution d'une croissance humaine, tu es un être qui vit comme un don, dès le départ. Tout se trouve chez toi dans ce que tu as reçu d'être, on dirait dans ta nature.

Ce que tu dis de Dieu ne donne pas l'impression que tu l'aies découvert au bout d'un long chemin. Tu en parles comme si tout était évident. À tel point que tu sais parler de lui d'une telle manière que même un enfant peut comprendre. Et quand tu dis d'aimer les ennemis – vérité qui représente

la clé de toute existence humaine sur la terre, vérité ultime au-delà de laquelle il n'est nul besoin d'en chercher une autre plus profonde –, tu énonces cela non comme le fruit d'une laborieuse recherche, mais comme une évidence qui est donnée avec ce que tu es. Tu n'as pas besoin de justifier cet appel, de donner les raisons de cette vérité. Dans ta bouche, elle est simple et claire.

Le besoin qui marque toute expérience humaine, le besoin d'acquérir, d'atteindre, ne caractérise pas ta vie. Du moins quand je lis les Évangiles, tu as plutôt l'air de recevoir, de toujours recevoir. Ton être même est tout entier don d'en haut. Le langage symbolique le dit bien : tu es celui qui vient d'en haut (Jean 3, 31). Tu viens d'ailleurs. Il y a dans ta vie un naturel, une innocence qui ne s'expliquent que de cette façon. Ton origine paraît tout à fait autre que la nôtre. Même les plus religieux, les plus élevés n'ont jamais été aussi simples.

Quand j'ai de la peine à m'expliquer ta naissance et ta résurrection, il me suffit de concentrer mon regard sur ce que, incontestablement, tu as été d'après l'Évangile. À partir de là, ce qui me paraît difficile se met en place. Ta personne elle-même, ton comportement manifestent que tu n'es pas d'ici et que je ne peux pas te juger d'après les lois de ce monde. Toi, tu sais d'où tu es venu et où tu vas (Jean 8, 14). Les deux bouts de ta vie, ta venue et ton départ, les deux instants où ciel et terre ont dû se toucher, s'éclairent à partir du centre, là où je te vois être et agir.

Don d'en haut, tu ne peux que descendre. Tu as le poids de tout grand don. Tu es «descendu» comme dit l'Évangile (Jean 6, 33 et 38) et tu descends encore. Tout est dans ce mouvement : descendre, rejoindre ceux qui se trouvent plus bas et qui paraissent inatteignables. Ainsi le mot «don» n'explique pas seulement d'où tu es. Il fait aussi comprendre où tu vas. Tu retournes vers le Père d'auprès de qui tu es venu, mais tu y retournes dans un même mouvement de don. Ce retour pourrait s'appeler montée, mais en réalité tu ne retrouves le Père qu'en laissant s'écouler totalement le don. Devant le poids de cet amour – amour du Père qui te donne aux hommes, ton propre amour qui te fait te donner – la mort n'a plus de pouvoir. La barrière infranchissable a été traversée. Nous pouvons te demander maintenant où tu vas, car un chemin a été ouvert. Tu es revenu auprès du Père, et nous passerons désormais avec toi.

Tu as souvent été très discret sur toi-même. Pour parler de l'origine et du terme de ta vie tu as utilisé des expressions mystérieuses. C'était intentionnel. Il fallait qu'on vienne à toi par la foi. À nous maintenant de deviner le sens de cette discrétion.

## Où est votre foi ?

Si la foi n'est pas premièrement adhésion à des vérités ni soumission à une affirmation qui ne peut

être vérifiée, elle est alors essentiellement confiance, remise de soi à un autre, à sa parole ou à ce qu'il est capable de faire. Celui qui croit cesse de tout mesurer d'après soi-même. Il ne regarde pas à soi. Il s'abandonne.

Cependant, la foi donnée au Christ ne peut grandir qu'en s'appuyant sur une connaissance. Au fur et à mesure que j'avance, il me devient indispensable de mieux comprendre ce qui, au départ, m'avait attiré vers lui et m'avait poussé à lui donner ma confiance. Le mot hébreu pour connaissance vise d'ailleurs moins une approche intellectuelle qu'une communion de personnes. En voulant connaître le Christ, je cherche donc à approfondir ce que je peux savoir sur lui, comment les Évangiles parlent de lui et comment les autres écrits du Nouveau Testament le montrent vivant.

Dans un des passages les plus personnels qu'il ait écrits (Philippiens 3, 4-11), saint Paul passe sans difficulté de la foi du Christ à la connaissance du Christ. Si la foi lui fait abandonner tout ce dont il pouvait se prévaloir pour ne se confier qu'au Christ, cette foi devient nécessairement connaissance personnelle du Christ, dans le concret de la vie, connaissance de la puissance de sa résurrection et communion à ses souffrances.

Puisque le Christ n'est pas une figure du passé et que vivre avec lui n'a rien de statique, la confiance restera toujours caractéristique de la foi. Car, sans cesse, nous serons mis devant des situations imprévisibles. La vie elle-même déjà ne nous laisse jamais

sur place. Mais plus encore, le Christ lui-même nous appelle à le suivre là où il nous précède.

Personne ne peut faire provision de confiance. On peut certes acquérir une certaine sérénité ou rendre plus solides ses convictions. On peut s'imprégner du mot « confiance » et se redire des textes qui parlent d'elle. Mais la confiance qu'on fait à quelqu'un se vit toujours en chemin. Ce chemin nous conduit dans des situations inédites, il devient parfois presque impraticable, il peut même descendre dans une obscurité où tout appui sensible semble faire défaut. Il n'y a alors que Lui qui compte. Impossible de regarder encore à soi. Il n'y a qu'à capter le peu qu'on entend de sa voix, la petite lueur qu'on discerne encore de sa lumière. Et par moments, l'angoisse peut devenir telle qu'on n'entend ni ne voit plus rien.

Comment, dans de telles situations, Jésus a-t-il pu reprocher à ses disciples leur « peu de foi » (Matthieu 6, 30 ; 8, 26 ; 14, 31 ; 16, 8) ? La foi se laisserait-elle donc mesurer ? Auraient-ils dû avoir une plus grande quantité (une plus grande provision) de confiance ? En quoi leur foi a-t-elle été insuffisante ? Aurait-il voulu qu'ils se montrent d'eux-mêmes capables de faire face ou de résoudre la situation ? Il est d'ailleurs étrange que l'évangéliste Matthieu ait pu mettre côte à côte dans un même verset le reproche du « peu de foi » et la promesse donnée à « une foi grosse comme un grain de sénevé » (17, 20). Si la foi en elle-même n'est

presque rien, comment alors blâmer ceux qui ont peu de foi ?

La foi des disciples aurait-elle dû se gonfler au point de prendre la situation de haut et ainsi de la maîtriser ? Mais une telle attitude aurait été si peu conforme à l'esprit de l'Évangile, à la confiance simple d'hommes et de femmes pauvres. Peut-être l'expression « peu de foi » vise-t-elle plutôt une confiance trop courte, qui se serait arrêtée en chemin comme s'il y avait des domaines où l'on ne pouvait pas compter sur Jésus, une confiance qui aurait limité le pouvoir de Jésus à ce qui n'est que spirituel ou intérieur et n'aurait pas pu reconnaître sa présence au sein de la Création ou de l'Histoire. Les disciples n'ont pas été assez loin. Ils sont revenus à ce qui leur paraissait possible, au lieu d'oser n'avancer qu'avec presque rien, avec seulement Jésus. Leur confiance avait la vue courte.

Je garde en mémoire certaines personnes qui tout en connaissant le doute se sont engagées avec une grande audace. Elles ont su donner la priorité au peu de lumière contenue dans la foi. Cette petite lumière avait pour elles infiniment plus de poids que les raisonnements les plus intelligents qui s'offraient à elles. Ainsi sont-elles allées loin et ne se sont-elles jamais arrêtées. Une foi entière peut donc être en même temps une foi toute petite. Elle ressent tout ce qui peut la troubler, mais elle refuse de se laisser diviser en se limitant à une partie de la vie. La foi repose entièrement sur celui en qui elle croit. Elle n'a pas son fondement en elle-même.

Elle n'a que lui. Et lui, elle ne peut le fixer, l'enfermer, le mettre à sa propre mesure. Il va toujours devant, nous laissant avec l'impression de n'avoir pas assez de foi.

En racontant à sa manière l'histoire de la tempête apaisée, saint Luc remplace le reproche de Jésus à ses disciples (« pourquoi avoir peur, gens de peu de foi? ») par une question : « Où est votre foi? » (Luc 8, 25). Luc atténue le reproche et souhaiterait une réponse du lecteur. J'aimerais m'imaginer dans une situation semblable et entendre pour moi la question de Jésus. Il me semble que je n'aurais pu m'empêcher de répondre : « Mais c'est toi notre foi ». En nous, la foi manque, c'est évident. Elle n'est jamais à la hauteur du don qui nous a été fait et elle n'arrive pas à tenir face à des événements critiques. Mais quand tu es là, je crois. Tu assumes tout, aussi mon manque de foi. Ta présence est présence de la foi.

L'histoire du père de l'enfant épileptique citée tout au début de cette réflexion montre encore mieux à quel point Jésus est proche de celui qui ne peut croire. Le père s'était approché de Jésus en disant : « Si tu peux quelque chose, aie pitié de nous et viens à notre secours » (Marc 9, 22). Ces mots « si tu peux », Jésus les renvoie au père en ajoutant : « Tout est possible à celui qui croit. » Il dit pratiquement au père : « C'est à toi de faire confiance. » Il n'a cependant pas attendu, il s'est mis à côté de ce père et quand celui-ci n'est pas arrivé à croire, cela aussi il l'a pris sur lui. Il a cru

avec le père et ainsi l'impossible est survenu. Nous ne devons donc pas penser qu'une foi défaillante se trouve loin de Jésus. Il vient lui-même au secours de ceux qui ont de la peine à croire.

## Une foi sans détours

Dans la seconde épître à Timothée, saint Paul évoque le souvenir de la foi sans détours qui est en Timothée (1, 5). Une foi sans détours se dit littéralement une foi non-hypocrite, une foi sans hypocrisie. Il s'agit donc d'une foi qui n'admet pas de coupure entre ce qu'on croit et ce qu'on vit. On comprend que saint Paul loue cela chez Timothée. Qui ne le ferait pas en voyant quelqu'un tirer toutes les conséquences de sa foi? À l'inverse, refuser de les mettre en pratique discrédite toutes les paroles de la foi.

Mais il peut y avoir aussi une autre forme d'hypocrisie : utiliser la foi pour ce qu'elle n'offre pas, chercher à la dépasser par des théories plus attractives, plus intéressantes, plus subtiles, mettre le Christ devant des causes qui diffèrent de l'Évangile. S'il est vrai que toute foi s'épanouit dans une mise en pratique et aussi dans une connaissance, la foi elle-même ne peut jamais être mise au service de buts intéressés. Ce qu'elle donne restera de l'ordre de la foi. Elle est dénaturée dès qu'elle devient idéologie ou gnose.

Sur le plan intellectuel par exemple, la foi reste à la base de toute réflexion. Elle ne sera jamais autre qu'une foi pauvre, reçue sans cesse à nouveau. De cette base on ne peut s'éloigner. Et dans le domaine de la vie spirituelle, les personnes avec le plus de discernement n'ont cessé de répéter que ce ne sont pas les sentiments ou les expériences extraordinaires qui garantissent la communion avec Dieu ; celle-ci se vit toujours à partir de la plus simple ouverture, puisqu'elle ne peut que s'offrir tout gratuitement et qu'elle dépassera infiniment ce que nous avons pu faire nôtre. Comme saint Jean de la Croix le dit au début de la Montée du Carmel : « La foi, la foi seule, est le moyen le plus proche et le plus proportionné d'unir l'âme à Dieu. »

Mystérieusement c'est cette foi pauvre, cette « foi seule » qui peut devenir source de reconnaissance. Elle paraît si peu de chose et ce qu'elle offre a apparemment si peu de prise sur la vie dans le monde. Et pourtant, comment assez remercier d'avoir été attiré vers le Christ, d'avoir appris à le connaître plus personnellement et d'avoir reçu, le concernant, une certaine lumière dans le cœur ? Reconnaissance donc pour le don de la foi, mais reconnaissance aussi pour le don qu'est le Christ lui-même. Car en voulant dire ce qu'Il est en lui-même, Dieu n'aurait jamais pu aller plus loin que ce qu'Il a fait dans le Christ.

En écrivant à une Église – celle de Colosses – où l'on explorait d'autres sources de certitude que celle donnée dans la foi, saint Paul ajoute de

façon significative à chacune de ses mises au point et de ses exhortations un appel à l'action de grâces (Colossiens 1, 12 ; 2, 7 ; 3, 15 ; 4, 2). En effet, même si elle se sent très faible, la foi se fortifie en gardant les yeux ouverts sur tout ce qui nous a été donné et en rendant consciemment grâces pour cela.

Une foi sans détours ne se présente donc pas comme une foi naïve qui refuse d'avancer et de regarder les questions en face. C'est plutôt une foi qui se laisse porter par la reconnaissance et qui garde ainsi allumée la petite flamme déposée dans le cœur. Le dénuement d'une telle foi n'a rien de triste ou d'austère, car il n'est pas ressenti comme si nous ne recevions pas assez. Il appelle plutôt à vivre toujours plus une relation personnelle avec le Christ dans le sens où saint Paul en parle aux Philippiens : « Je tiens tout désormais pour désavantageux au prix du gain suréminent qu'est la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur » (3, 8). S'il y a un bonheur dans la foi – et les premiers chrétiens se disaient heureux de croire –, ce bonheur ne vient pas uniquement des perspectives ouvertes par la foi. Il est tout autant dans la connaissance du Christ, dans une communion concrète et intime avec lui.

Certes, notre foi inclut aussi des éléments plus impersonnels. Le mystère de la création et celui de la présence de l'Esprit dans cette création touchent à des dimensions d'infini qui nous dépassent. Dans le dialogue avec les religions de l'Inde, mais aussi face aux sciences exactes, il importe de bien

prendre conscience de cela. Pour autant, le cœur de la foi restera toujours la découverte du Christ, la relation avec lui, le regard qui cherche son visage. Les éléments plus impersonnels s'éclairent à partir du centre. Ainsi saint Paul peut-il situer le Christ dans son rapport à l'univers tel qu'il a été créé avec toutes ses dimensions et son histoire (Colossiens 1, 15-20) et en même temps considérer ses propres souffrances comme une façon très personnelle de communier au sort qui est encore réservé à ce Christ en ce monde (Colossiens 1, 24). À partir du feu qui brûle dans son cœur s'éclairent les perspectives les plus lointaines.

## L'adoration

À la fin de l'Évangile selon saint Matthieu, l'apparition du Christ ressuscité frappe les disciples présents à tel point qu'ils tombent à genoux devant lui dans un geste d'adoration. L'évangéliste note que « certains cependant doutèrent » (Matthieu 28, 17). Au sommet de l'Évangile il est donc clair que Dieu ne s'impose pas et ne force personne. Chacun se tient là dans sa liberté, aussi celui qui hésite.

Trouver côte à côte l'adoration et le doute peut nous aider à mieux comprendre et l'adoration et la foi. L'adoration n'est pas ce qu'on imagine souvent, un prosternement forcé comme si l'on se

trouvait devant une puissance tellement supérieure qu'on n'avait qu'à céder et à se courber. Elle ne se confond pas non plus avec un geste rituel qui peut rester très extérieur. Même si elle s'exprime de préférence par un mouvement du corps (dans la Bible : mettre le front contre le sol), elle vient de l'intérieur, comme le récit de l'aveugle-né nous l'a bien montré. Cet homme qui peut enfin voir n'a plus besoin de regarder Jésus, dans la mesure où sa guérison l'éclaire au-dedans et il se prosterne (Jean 9). Thomas, lui non plus, n'a plus besoin de toucher les plaies. Se savoir reconnu dans son doute dépasse toute constatation matérielle. Ce qui jaillit alors de lui n'est qu'adoration (Jean 20).

Ailleurs dans l'Évangile selon saint Jean, Jésus parle d'une adoration « dans l'Esprit et dans la vérité » (Jean 4, 23-24). L'expression « en Esprit » veut dire premièrement : selon la nature spirituelle de Dieu – Dieu est Esprit –, donc sans être lié à tel ou tel lieu particulier ni à telle ou telle représentation extérieure. Mais l'expression ne peut pas ne pas vouloir dire également que cette adoration est animée de l'intérieur par l'Esprit, par cet Esprit qui nous accorde intérieurement à Dieu. Et si « dans la vérité » indique sûrement une opposition à toute connaissance encore imparfaite concernant Dieu, on ne peut pourtant pas exclure l'idée que dans cette expression la vérité soit aussi celle dont l'être humain est intimement convaincu. Il s'agira d'une adoration authentique qui sera intérieurement ressentie comme légitime et en rien forcée.

Cependant, le simple mot « adoration » peut facilement faire croire qu'il y a en elle quelque chose d'élevé, réservé à ceux qui ont une foi forte. Une maxime de saint Jean de la Croix peut aider à mieux saisir ce qu'il faut entendre par adoration : « Le Père n'a dit qu'une parole, ce fut son Fils; et dans un silence éternel Il ne cesse de la dire; à nous donc aussi d'entendre cette parole dans le silence. »

Le silence de Dieu représente une épreuve pour ceux qui veulent croire. Certes, ce silence prouve que Dieu ne s'impose à personne mais pour beaucoup Dieu est par trop silencieux. Ceux qui ont parlé en son nom ont apporté des idées justes et une connaissance de sa volonté, mais ils n'ont pas livré sa vraie nature, ni ouvert son cœur. Il fallait pour cela attendre son Fils. En lui, Dieu a rompu le silence. En lui Il a été aussi loin que possible pour dire qui Il est, le dire non par des discours, mais par une vie humaine comme la nôtre, une vie qui se donne. Jamais Il n'aurait pu aller au-delà. Rien ne pourrait montrer davantage qui Il est depuis toujours et à quel point Il aime.

C'est cette unique parole qui retentit maintenant sans cesse. Dieu n'en ajoute pas d'autres. Il la dit encore et encore. En ce sens, on peut dire qu'elle résonne dans un silence, n'étant pas couverte par d'autres affirmations. Pour la capter l'âme doit se faire à ce silence, dépasser la recherche de réponses rapides ou de solutions faciles. La parole vient du cœur de Dieu, ouvre son cœur et cherche le nôtre,

faisant appel à ce qui est au fond de nous. Elle va d'un cœur à un autre.

Ce que j'entends alors, c'est qu'il n'y a qu'amour en Lui. J'entendrai cela encore et encore. Aussi loin que je puisse aller dans l'approche de Dieu, jamais je n'atteindrai le bout de cette vérité. Toujours à nouveau je dois l'accueillir dans le silence, dans un silence qui essaie de rejoindre le silence de Dieu lui-même.

Comprendre la venue de Jésus sur cet arrière-fond de silence ouvre à l'adoration. Déjà le simple fait que le silence ait été rompu nous bouleverse. Dieu n'est pas resté muet, Il a voulu dire une parole non pas d'en haut, mais dans une existence comme la nôtre, comme par en bas. Et le contenu de cette parole nous bouleverse encore davantage : tel est donc le prix que nous avons aux yeux de Dieu, tel est donc le secret de la création ! Dieu est allé jusque-là ! Et pourtant, avec quel respect cela nous est-il dit. Rien n'est imposé.

Nos discussions intérieures, nos argumentations dont le doute se nourrit paraissent dès lors déplacées. Ce que Dieu dit dans la venue de Jésus – même si cela ne nous arrive que sous la forme d'un murmure « dans le bruissement d'un souffle ténu » (1 Rois 19, 12) –, ce que Dieu dit là a infiniment plus de poids que ce qui peut monter d'au-dedans de nous. Nous sommes reconnus là plus profondément que notre propre conscience. Nous ne pouvons que nous taire et nous abandonner, nous prosterner.

De même que chez beaucoup la conscience de n'avoir qu'une foi faible ne les empêche pas d'agir avec une grande et audacieuse confiance – puisqu'ils donnent la priorité à ce peu qui les éclaire –, ainsi en est-il de l'adoration : la priorité est donnée à ce qui nous a saisis et qui a suffi pour nous bouleverser. Une foi consciente de sa fragilité pourrait facilement se rétrécir, se réduire à la mesure humaine. Mais ce serait aller contre la nature de la foi. C'est dans la nature de la foi de tendre vers ce qui est encore au-delà, vers une rencontre, vers l'adoration.